

**Christiane Fournier, «Changhaï 1932», *Voilà*, 6 février 1932, n° 46, p. 8-9.**

### **Le courrier japonais**

Le *Chichibu-Maru* vient de jeter l'ancre dans le port de Changhaï. Ce *Chichibu* (du nom, respectueusement, du fils de l'empereur du Japon) est un large et stable bateau de luxe qui se défendra bien contre la houle du Pacifique. Sa cheminée noire – bandes rouges et blanches – s'est détachée lentement, deux jours plus tôt, avec une orgueilleuse sécurité, de la rade de Hong-Kong, encombrée de tous les cuirassés, torpilleurs et navires porte-avions, envoyés des nations occidentales, pour enregistrer sur place le film sino-japonais. But pacifique, en vérité.

Nous avons laissé Hong-Kong au sud; Hong-Kong et sa rade lumineuse, son pic, son île luxueuse, ses villas anglaises. Hong-Kong est déjà loin, et plus loin encore, Canton la Chinoise, et la Perle Rivière où bougent des sampans lourds de progéniture et de reliques ancestrales, coude à coude, comme des bêtes marines. Le *Chichibu-Maru* arrive à Changhaï chargé de Japonaises en exil. Dans leurs kimonos fleuris, le pouce écarté sur les sokos, le buste chastement serré dans l'obi, elles ont, au départ de Hong-Kong, incliné la tête et tendu les mains, avec leur grâce artificielle d'estampes, vers ce pays qui fut un peu le leur, où restent encore leurs maris... et leur avenir... Elles sont six ou sept, sur ce bateau – miniatures différentes d'une même estampe, et, avec elles, ces petits garçons drôlement déguisés à l'occidentale.

Celle-ci, vraiment, est devenue mon amie. Elle a des traits fins, l'air curieux, le regard près des larmes. Elle a renoncé au lourd chignon à épingles en faveur d'une petite coiffure serrée, plate, avec des guiches sur les oreilles. A Hong-Kong, au départ du *Chichibu-Maru*, pendant longtemps, elle avait tenu le serpent de papier jeté du haut du bastingage sur le quai – vers ceux qui restent. A l'autre bout de cette chaîne dérisoire, il y avait son mari, un Japonais à lunettes d'or. Elle partait avec son petit garçon. Le *Chichibu* a levé l'ancre. Il a bougé. Et, quand le serpent s'est cassé, ma petite amie a versé, en inclinant la tête, des larmes – perles japonaises.

Qu'allait-il advenir de tout cela ? Demain, ce serait Changhaï, puis Kobé, la ville natale. Aujourd'hui déjà, c'était l'exode...

Plus tard, je lui ai demandé, à mon élégante amie japonaise :

— Cet enfant est votre petit garçon ?

— Oui. (Elle parle un anglais très pur, presque sans accent.)

Une grande tendresse descend de ses yeux vers ce bébé nippon, qui ne daigne pas s'apercevoir de ma présence occidentale. Je le regarde cependant, ridiculement affublé de culottes trop larges et trop longues, et, sous un béret basque, cette face plate, dépourvue d'enfance, qui semble porter un masque pathétique et guerrier.

Comme elle est jolie ! Comme il est laid, d'une inquiétante laideur, ce Japon de demain, asiatique et occidental, jeune et vieux tout ensemble.

### **Arrivée à Changhaï**

Les Japonaises ont disparu dans le salon japonais du *Chichibu-Maru*. Deux Japonais, passagers, et les officiers du bord inspectent à la jumelle le port de Changhaï.

C'est midi. Ciel gris : eau terne. Avons-nous quitté irrémédiablement la joie des tropiques ? Changhaï, surprise de loin, dans ce jour avare, a l'air d'un Paris, d'un Londres, d'une quelconque ville fumeuse de la terre civilisée.

Le port est encombré de toute une marine de guerre. (Y aura-t-il place pour notre... pacifique bateau japonais ?) Une escadre américaine – cuirassés gris-clair, allègres, purs de ligne, serrés les uns contre les autres, comme les jouets d'un bel étalage. Et des contre-torpilleurs, des cuirassés anglais. Des avisos français. Et d'autres encore... Toute une flotte venue de loin qui prétend, bien entendu, apporter l'esprit de la paix du monde à l'Extrême-Orient agité. Au surplus, les drapeaux du Soleil-Levant des bâtiments japonais...

Car la guerre n'est pas encore officielle. Ses hostilités ne sont encore déclarées qu'en Mandchourie. Changhaï jouit... jusqu'à demain, d'une paix précaire.

## **Changhaï**

Débarquons dans cette ville de plaisir, de jeux et d'opium, de banques et de pagodes, de luxe et de misère. Débarquons dans Changhaï, la capitale internationale de la Chine.

Nous accostons au port commercial. Plusieurs alignements d'autos – grand luxe des derniers Salons – encombrant les avenues, cependant larges. Des coolies-pousses nous guettent, nous escortent, attendent l'occasion. Ce sont de pauvres hères faméliques, coiffés d'un chapeau chinois – très image d'Epinal. Leur véhicule est haut perché, crasseux et bruyant. Négligeons les autos pour user de ces moteurs humains. A peine sommes-nous assis, qu'ils partent en coups de vent, sans ménagements. Et pour dissiper au-devant d'eux l'encombrement, chasser les piétons – Chinois indifférents – et les chaises à porteurs qui s'amassent, dans le désordre, au hasard des croisements, ils poussent un grand «Ha ! Ha !», cris de la préhistoire. Cri qui pourrait être celui de la douleur, que ce klaxon chinois – comme si un invisible poignard était par instants fiché au cœur de ce coolie à la course régulière...

Ville internationale indigène...

D'innombrables passants bougent dans la rue : d'un mouvement si uniforme qu'on les dirait immobiles. Et du haut des maisons descendent les banderoles verticales chargées de caractères, comme les drapeaux d'une fête éternelle et, à nos yeux d'Occidentaux, sans joie. Les Chinois sont revêtus d'une douillette (il fait froid, le crépuscule s'annonce : un crépuscule chargé d'humidité et de moisissure, avec un arrière-parfum tropical). Ces silhouettes chinoises – deux longues lignes noires parallèles, surmontées du rond de la calotte noire – sont si classiques qu'elles semblent être une mascarade pour le plaisir des Occidentaux.

Pourtant, comme ils s'en soucient peu de notre plaisir occidental, ces Asiatiques qui vont, tête baissée, leur mince regard flottant dans le halo d'un rêve intérieur. Cet Occident qui va et vient aux abords de leur ville et de leur vie, cela ne les touche pas; cela ne les effleure pas. Ils l'ignorent...

Entrons plus avant : c'est Changhai, la ville innombrable. Marché aux cuirs, aux jouets, aux oiseaux.

Le tout, installé, avec un nombre incalculable de marchands, à l'intérieur d'une rue si étroite, si serrée, qu'elle vous dérobe le ciel. Nous piétons, vaguement heurtés par les hommes aux lévites noires, spécieusement surpris par leur regard oblique.

### **Marché des oiseaux**

Il contient en cage tous les ramages et tous les plumages du monde. Qu'importeront pour ces oiseaux brillants d'Extrême-Asie les bombes japonaises de demain ? Ils vivent dans leurs chansons, comme leurs maîtres chinois dans leurs rêves d'opium. Un vieux Chinois huileux, aux ongles très longs et très noirs, nous offre à un prix dérisoire cet oiseau bleu – qui est peut-être le plus bel oiseau du monde. Et, à côté de cet oiseau, tant d'autres chansons en cage qui enchantent vraiment ces pauvres hères vêtus une fois, et, pour toute leur vie, de la même housse crasseuse et du même calot de soie noire.

Des cuisiniers chinois, gras et jaunes, roulent d'impeccables boulettes qui fument et embaument – façon de parler – à la devanture de leurs échoppes. Les femmes – minces visages, minces sourires – portent un enfant ligoté dans leur dos.

Cependant, tout à coup, l'harmonie de la rue chinoise est détruite. Un groupe de jeunes étudiantes vêtues à l'européenne, leurs cheveux-crins coupés et ondulés à la «permanente» nous gratifient d'un coup d'œil narquois.

### **Une pagode**

Vraiment, c'est une pagode, ce marché ouvert, ce Temple sans religion d'Extrême-Asie, où l'on entre et d'où l'on sort sans peur de vexer Bouddha, créé ici à la mesure de l'indifférence chinoise. Il est énorme, ce dieu de bronze, et il porte une véritable barbe noire. Un très vieil homme – ne vient-il pas pour prier de sortir de son tombeau, ce mort-vivant ? – veut consulter l'oracle. Le bonze agite ses baguettes dans

une boîte, et, guidé par le destin, lui offre une page correspondante du Livre Saint. C'est l'oracle... A cette vue, le vieux mort se réveille et roule sur le texte sacré des yeux – billes dont nous ne saurions dire, grossiers personnages d'Occident que nous sommes, s'ils signifient joie ou détresse ?

Arrachons-nous à ce Temple de la vie et de la mort. Mais est-ce vraiment sortir que de côtoyer cette masse humaine qui nous entoure comme une forteresse ?

### **Les curios**

Ici, marchands de curios – Kouanins, au doigt levé, à la pureté hautaine, cristaux si transparents (dragons ou chimères) qu'ils sont presque invisibles; jades profonds comme les mers de Chine. Sur ces vitrines, deux jeunes Chinoises se penchent, vêtues d'adorables et complexes broderies, haut montées sur leurs luxueuses petites bottes de soie. Deux jeunes Chinoises plus rares que les cristaux, les jades et les ivoires et qui devraient faire partie de la vitrine du marchand de curios.

### **La concession internationale**

Sortis de ce marché, nous partons après avoir traversé la ville chinoise à la recherche de la concession. Nous demandons le chemin à un agent chinois, dans un anglais international. Il se détourne et ne daigne répondre. Un autre agent, au naturel plus affable, consent à s'intéresser à nous... et met son fusil en joue. Car les agents chinois ne se contentent pas d'agiter un bâton magique. Non ! Dans ce pays presque imaginaire, ils vous répondent avec une arme réelle.

Celui-ci cependant s'est un peu humanisé. Et il nous indique, du canon de son fusil, le chemin de la concession internationale.

Tiens ! Nous y voilà. Mais n'est-ce pas plutôt à Paris que nous sommes ? L'agent de police, cette fois, coiffé du képi à la française, grasseye en nous répondant. La concession française se trouve au sud de la concession internationale, elle-même

étendue et profonde, à l'intérieur de la ville internationale indigène, sans séparations, ni retranchements.

Je pense à Shameen, la concession française de Canton qui, elle, en cas de guerre, sera mieux défendue, retranchée derrière son canal et ses fils de fer barbelés, et de l'autre côté protégée par la mer.

Des tirailleurs annamites gardent les portes du consulat français. Et des soldats de notre infanterie coloniale, de ceux que l'on rencontre un peu partout, en temps de guerre et en temps de paix, dans toutes les France du vaste monde !

### **Le Bund**

Continuons vers le Bund, cette «Rue de la Paix» de Changhaï, sise devant la mer. Banques énormes et renommées qui firent fortune et faillite dans la même journée. Maisons de thé au luxe raffiné. Au Cercle, comble d'élégances occidentales entre ces jeunes femmes européennes préparées pour les dancings de la nuit – insouciantes jusqu'à la dernière minute de la menace du drame – vêtues de leur fard et de leurs coûteuses fourrures.

Donnant sur le Bund, Fou-Tchéou-Road s'en va à l'intérieur d'une ville chinoise, hermétique, extrême-asiatique, avec les cris de son théâtre chinois, et Nanking Road, la commerçante, dont les échoppes où pullule la foule restent ouvertes la nuit.

### **Aujourd'hui**

Changhaï a subitement grandi. Le port de Changhaï est devenu celui de Nankin, la capitale du Sud, celle des anciens Empereurs chinois. Pour porter un coup à la Chine actuelle, le Japon a frappé au cœur du Gouvernement essentiel. Il occupe la gare de la ligne de Nankin, le faubourg de Chapeï, et une partie de la concession internationale.

Aujourd'hui, les rues de Changhaï sont ensanglantées. Les cruautés asiatiques, japonaises et chinoises pourront s'en donner à cœur joie.

Tchang-Kaï-Chek revenant au pouvoir va-t-il grouper comme il l'entend les forces discordantes des gouvernements chinois contre l'envahisseur et contre l'étranger ? (Gouvernement du Nord; Gouvernement du Sud; Gouvernement des généraux gris, Gouvernements des Provinces du Sud et du Sud-Ouest où se sont imposés les généraux communistes.)

Qui oserait prédire l'avenir chinois ?

Général aujourd'hui, pirate demain. Armée soi-disant régulière, levée en un jour et qui va se dissiper le lendemain sans laisser de traces, comme l'an dernier l'armée du Yunnan dans le Kouang-Si.

C'est cette bande de pauvres hères, mal vêtus de gris, coiffés d'une casquette, les pieds nus sur les pavés humides de Changhaï. Ils sont jeunes ou vieux. Il y a des vieillards et des enfants. Ils partent contre les Japonais... ou pour toucher une paye d'opium. Leur maître, c'est celui qui les paye. L'ennemi, c'est l'étranger.

J'ai questionné un coolie chinois qui regardait passer cette étrange armée en désordre :

— Où vont-ils ?

Il m'a répondu dans le sabir anglais de la ville cosmopolite, soudain arraché à son indifférence :

— Ils partent contre les Japonais.

Je demande encore :

— Sont-ils volontaires ?

— Oui... non... Euh ! Ça dépend. Mais, contre le Japon, toute la Chine serait volontaire.

Ainsi parle le plus pauvre des coolies chinois. Mais, à l'encontre de ce geste, qui reste à accomplir, il y a l'énorme et pesante et millénaire indifférence de la Chine.

Placée devant un tel secret, que découvrira la commission militaire d'enquête qui part enfin pour la Mandchourie ?

Peut-être qu'il est puéril d'assimiler le désordre chinois à la bolchévisation du pays.

Et que l'union d'un gouvernement chinois et d'un gouvernement soviétique peut n'être qu'accidentelle, comme l'a prouvé le Kuomintang qui, arrivé à ses fins, s'est débarrassé des Karakhan et des Borodine.

Et surtout que si le Japon se pose, à nos yeux d'Occidentaux, en gendarmes d'Extrême-Orient, c'est moins en vue de la sécurité du monde que pour répondre aux questions immédiates et angoissantes de surpopulation et de surproduction industrielle qui se posent chez lui.

Que fera également la S.D.N. qui a été saisie officiellement de la question par la Chine ?

## **Demain**

Les troupes japonaises de Changhaï vont être considérablement renforcées par l'arrivée de la flotte qui était prête à partir de Sasebo. De leur côté, les armées chinoises recevront les renforts importants que Tchang-Kaï-Chek dirige de Nankin sur Changhaï.

Plus immédiatement, Changhaï est menacée de famine; le fonctionnement des voies de communication étant interrompu en raison des hostilités, on assure que les réserves de vivres seront épuisées dans deux jours; que le prix de la vie a déjà augmenté de 40%.

Jusqu'où la France sera-t-elle intéressée au drame d'Extrême-Asie, elle qui est déjà obligée, pour défendre ses nationaux, d'envoyer à Changhaï deux bataillons d'Indochine ?

Le Japon a lancé soixante bombes sur le faubourg de Chapeï. La flotte américaine appareille. L'Europe a les yeux fixés sur la Mandchourie et sur ce théâtre du drame extrême-asiatique qu'est Changhaï.

Comment l'Occident répondra-t-il à l'Orient ?